

# L'Ange urine

## Oraison du soir

Je vis assis, tel qu'un ange aux mains d'un barbier,  
Empoignant une chope à fortes cannelures,  
L'hypogastre et le col cambrés, une Gambier  
Aux dents, sous l'air gonflé d'impalpables voilures.

Tels que les excréments chauds d'un vieux colombier,  
Mille Rêves en moi font de douces brûlures :  
Puis par instants mon cœur triste est comme un aubier  
Qu'ensanglante l'or jeune et sombre des coulures.

Puis, quand j'ai ravalé mes rêves avec soin,  
Je me tourne, ayant bu trente ou quarante chopes,  
Et me recueille, pour lâcher l'âcre besoin.

Doux comme le Seigneur du cèdre et des hysopes,  
Je pisse vers les cieus bruns très haut et très loin,  
Avec l'assentiment des grands héliotropes.

Le fait qu'un sonnet de Rimbaud<sup>1</sup> s'intitule *Oraison du soir*, joint au fait que les tercets, qui généralement contiennent l'essentiel d'un sonnet, décrivent une pissée, suggère l'hypothèse d'interprétation : *pisser* = *prier*. Cette équation d'une activité spirituelle et d'une activité excrémentielle se diffracte en trois comparaisons au long du sonnet : au premier quatrain, le buveur est « *tel qu'un ange* », au

---

<sup>1</sup> Une version très peu différente de ce chapitre a paru dans *Parade sauvage*, 5, 1988a, p. 50-53.

Ce sonnet, vraisemblablement de 1871, est édité ici d'après le dernier manuscrit autographe ayant appartenu à Léon Valade, suivant Murphy (1999 : 569). Merci à Albert Henry pour ses remarques sur une première giclée de cet article et à Aude Rabillon pour sa relecture. – La présente version inclut des références « internes » à mes *Essais sur Rimbaud* (Classiques Garnier, décembre 2009) dont elle constituait un chapitre avant que je ne l'en retire.

second, les Rêves sont « *tels* que les excréments... », au sizain, le pisseur est « doux *comme* le Seigneur ». Les deux plans se combinent dans l'idée qu'il pisse « très haut » non seulement vers « le ciel », mais bien vers « les cieux », qui sont spirituels, et même, avant, dans l'idée qu'il a besoin de pisser après qu'il a « bu » des « chopes » et « ravalé » des « rêves » (verbes parallèlement placés aux deux premières césures du sizain).

(Normalement, c'est les cieux qui nous arrosent ; même on les en priait : « Rorate, caeli, desuper » (Versez votre rosée, Cieux, d'en-haut)<sup>1</sup>, y compris figurativement en pluie de grâces comme dans les *Premières Communions. Oraison du soir* fait de l'arroseur l'arrosé<sup>2</sup>.)

Il s'agit ici d'une prière brève et intense (il pisse un coup, « très haut et très loin »), intervenant au milieu de toutes autres occupations. Or ce genre de prière avait un nom chez les catholiques, c'était une oraison « jaculatoire ». Le dictionnaire de Bescherelle (3<sup>ème</sup> édition, 1856) définit ce mot : « Il se dit des prières courtes et ferventes adressées à Dieu du fond de l'âme », et précise : « il ne s'emploie guère que dans cette locution : *Oraison jaculatoire* ». Ce genre de prière était recommandé même aux enfants<sup>3</sup>. Voilà peut-être le style et le titre de notre *Oraison du soir* où « du soir » rimerait à peu près à l'adjectif générateur effacé<sup>4</sup>.

Un autre détail peut confirmer ce rapprochement. Bescherelle cite à « jaculatoire » un quatrain de Voltaire : Gertrude, ayant un boudoir, y allait « pour se *recueillir* » et faire « l'oraison qu'on dit jaculatoire ». De même, juste avant le dernier tercet, le pisseur se

---

<sup>1</sup> Refrain d'une hymne de l'Avent, tiré d'Isaïe.

<sup>2</sup> D'autres cas d'inversion mystique sont mentionnés en chap. 4 et 5 des *Essais sur Rimbaud*.

<sup>3</sup> Ces petites prières [...] qu'on appelle *oraisons jaculatoires* ne sont-elles pas *pour l'âme* comme la goutte de liqueur fortifiante que prend de temps en temps le voyageur fatigué », recommande le *Livre des enfants qui se préparent à la première communion* (Anonyme vers 1892).

<sup>4</sup> Les livres traditionnels de piété proposent des prières ou oraisons pour divers moments de la journée, et notamment diverses oraisons « du soir ». La plus célèbre est peut-être les « Complies », dont la première « leçon » commence par ce conseil : « Fratres, sobrii estote » (« Mes frères, soyez sobres »).

«recueille, pour lâcher» son besoin. Et l'oraison jaculatoire requiert en effet un instant de recueillement, de concentration de l'esprit, parce qu'elle advient au milieu des activités quotidiennes et ne fait pas partie d'une oraison programmée, au milieu d'autres activités spirituelles.

Bescherelle présente, au mot «jaculatoire» un deuxième sens<sup>1</sup> «hydraulique»: «il se dit des fontaines qui forment des jets d'eau, soit par la compression naturelle du poids des eaux, soit par la force des pompes et autres machines...». Il paraît raisonnable d'estimer qu'une quantité de trente à quarante chopes de liquide sans compter les rêves soigneusement «ravalés»<sup>2</sup> doit assurer à la personne en oraison une compression suffisante; ceci justifie l'idée, au vers 11, d'un «besoin» qui est «lâché»<sup>3</sup>. «Jaculatoire» est du reste apparenté à «éjaculation», qui exprime selon Bescherelle la «sortie vive de diverses sécrétions du corps» (crachat ou sperme, ajoutons l'urine), mais aussi une «prière fervente et qui part du sentiment»<sup>4</sup>. Le jeune Rimbaud, Bescherelle aidant ou non, a pu méditer sur cette fascinante famille sémantique.

Mais quel rapport entre l'idée d'oraison et le dernier vers, en principe clé du sonnet, «Avec l'assentiment des grands héliotropes»? Qu'est-ce que c'est que l'«assentiment» des fleurs pour quelqu'un qui pisse en l'air? Par le sens même d'«assentiment», c'est le fait que ces fleurs non seulement agrément le geste, mais manifestent leur approbation (blasphème approuvé). Peut-on manifester son approbation si on n'a pas de bouche? Oui, en hochant la tête. Et comment les fleurs grandes — très grandes — du dernier vers peuvent-elles hocher la tête alors qu'elles n'ont

---

<sup>1</sup> Les deux sens de «jaculatoire» ont un rapport analogique à base étymologique (latin «jaculare», lancer), que le sonnet développe physiologiquement.

<sup>2</sup> Je suppose ici, mais sans certitude, que «ravalé» est avaler.

<sup>3</sup> Sur l'allusion sexuelle notamment dans le second quatrain, v. Steve Murphy (2003 :233-237).

<sup>4</sup> Littré pour le même sens: «Terme de la vie dévote. Nom donné à certaines prières courtes et ferventes, qui se prononcent à quelque occasion passagère, comme si elles se jetaient vers le ciel».

même pas d’yeux pour voir la pisse monter très haut vers les cieux ? Il suffit que ça leur retombe dessus. Nous en faisons souvent l’expérience au Centre d’Études Métriques de l’Université de Nantes : il est avéré qu’une fleur dotée d’une tige assez consistante, même l’ombelle d’une humble carotte sauvage, s’incline, puis se relève, s’incline derechef, et ainsi de suite jusqu’à la fin de l’arrosage. — On sait par ailleurs qu’une prière peut être ou ne pas être écoutée favorablement par la divinité à laquelle elle s’adresse. – Mais l’héliotrope, qui porte haut sa large fleur, requiert une prière d’autant plus puissante, et dont un garçon a lieu d’être fier<sup>1</sup>.

Le dernier vers, « chute » du sonnet, nous fait donc passer, suivant les lois naturelles, de la pissée à l’arrosage comme dans la chanson traditionnelle « Faire pipi / Su’l’gazon / Pour arroser les coccinelles » (aussi dites « bêtes à bon dieu »). Or prière et arrosage sont également associés dans le rite d’aspersion qui précédait les grands-messes du temps de Rimbaud : pendant que le célébrant (représentant du Seigneur) arrosait les fidèles d’eau bénite, était récitée (sauf au temps pascal) la formule « Asperges me, Domine, hysopo, et mundabor ; lavabis me, et super nivem dealbabor » (Tu m’**aspergeras, Seigneur**, avec un **hysope** ; tu me laveras, et je serai blanchi plus que neige). Les mots engraisés ici réunissent les notions essentielles du dernier tercet : l’arrosage, l’arroseur (le Seigneur, représenté par le célébrant dans le rite), et l’instrument d’arrosage (hysope, ou goupillon manié par le célébrant et dont l’aspect mâle n’avait sans doute pas échappé à Arthur Rimbaud)<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> « Rimbaud veut précisément railler, gentiment, la manie des jeunes de s’attribuer des prouesses de ce genre » à l’inclinaison des fleurs ; on peut aussi penser que « les héliotropes, suivant le soleil dans sa trajectoire par fidélité à leur étymologie, s’inclinent comme s’ils cherchent à approuver », peut-être, aux yeux du jeune homme, s’il était lui-même leur soleil (Steve Murphy, 2003 :223 et 227).

<sup>2</sup> Steve Murphy (2003 :230) cite à propos du goupillon notamment Antoine Adam (1972 :880). Jean-Pierre Chambon me confirme qu’il existe plusieurs attestations lexicographiques de *goupillon* comme « pénis » et me signale qu’*aspergès* (goupillon) est attesté dans le même sens en moyen français et dans certains dictionnaires d’argot moderne.

Lorsqu'on prie, un problème est de savoir si on est écouté, et cela par une puissance céleste. Le soleil peut en être une, *via* les héliotropes (dont le nom rappelle qu'ils se tournent vers lui. Ils peuvent approuver le geste de pisser aux cieux (le soleil étant déjà couché), muni de sa signification.

Ainsi, l'arrosé de notre oraison vespérale, « héliotropes », rime avec l'arroseur de la liturgie catholique, « hysopes », dont il peut expliquer le pluriel, pour la rime graphique. À leur tour, les hysopes appellent les cèdres par leur association traditionnelle, inspirée de la bible, et rappelée par Littré, lequel traduit « depuis le cèdre jusqu'à l'hysope » par : « depuis ce qu'il y a de plus grand jusqu'à ce qu'il y a de plus petit » ; question de taille peut-être pertinente ici.

Pourquoi le buveur assis apparaît-il d'abord « comme un ange aux mains d'un barbier » ? La ressemblance de la mousse laissée autour des lèvres par la bière d'une grosse chope avec la mousse de la crème à raser<sup>1</sup> explique le barbier mais pas l'ange. On peut être tenté d'expliquer l'ange, par exemple par les cheveux longs du jeune Rimbaud ou encore par les « mille Rêves » angéliques qu'il ferait dans un cabaret (suggestion orale d'Albert Henry)<sup>2</sup>, mais plus ces explications sont plausibles et du domaine de la vraisemblance, moins elles expliquent l'effet du vers : cette apparition, après la césure suspensive, d'« ange aux mains d'un barbier » est essentiellement incongrue<sup>3</sup>. Les éventuelles explications, qui sont à deviner, comptent moins que les invraisemblances, qui frappent : un ange n'a pas de barbe à confier à un « barbier » (les anges n'ont pas de sexe au XIX<sup>e</sup> siècle) ; généralement, un ange n'est *pas* « assis », donc pesant (on les voit plutôt à genoux ou debout quand ils ne volent pas ; le buveur du sonnet, vivant assis, ne se relève

---

<sup>1</sup> Voir Marc Ascione & Ida Zajdel (1984 : 37-39) et Jacques Chocheyras (1984 : 57).

<sup>2</sup> Surtout les Rêves ici ne sont ravalés avec soin que pour être mieux pissés : salutaire purgation des Rêves.

<sup>3</sup> Compte tenu de l'improbabilité d'une coupe 8<sup>e</sup> dans « aux — mains », la coupe 6-6 (« un + Ange ») me semble s'imposer chez le Rimbaud d'environ 1871 (v. chap. 8 des *Essais sur Rimbaud*).

peut-être même pas pour pisser : il se « tourne ») ; un ange ne fume pas la pipe (un machin d'homme) ; ne boit pas toute la journée, au point d'être complètement *bourré* au soir<sup>1</sup> ; privé de sexe, n'a pas de quoi pisser très haut et très loin ; n'a pas d'« hypogastre » (sous-ventre). Ce qui donne sens à cette apparition inaugurale d'ange, c'est essentiellement l'équivalence générale que développe le sonnet entre les activités spirituelle et excrémentielle, et qui autorise les diverses alliances surprenantes du poème. Et ce qui justifie ces associations – Ange attablé, pisseur christique, Rêves excréments<sup>2</sup>, et pour finir, fleurs approuvant qu'on leur pisse dessus – c'est l'effet que ça fait : celui d'une poésie de l'incongruité<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Les cieux, « clos d'impalpables voilures » pendant qu'il boit au premier quatrain, sont « bruns » quand il pisse vers eux au vers 13 parce que vient le « soir » annoncé par le titre. Bescherelle comme Littré traduit « il commence à faire brun » par « La nuit vient », Littré signale « (à) la brune » comme « le déclin du jour ».

<sup>2</sup> Comment puis-je avoir « ravalé » (tercet 1) des rêves qui étaient « en moi » (3<sup>e</sup> distique) ? Diverses explications sont imaginables. Dans le doute, s'il faut sortir du flou, j'imagine que les « coulures » du cœur-aubier signifient que le cœur qui contenait ces rêves brûlants les a évacués (peut-être vomis) comme des sèves : rêves excréments à double titre en quelque sorte, avant même qu'ils soient enfin pissés. Le blasphème contre la poésie traditionnelle complète celui contre la religion.

<sup>3</sup> Bof. Pour une analyse plus sérieuse de ce sonnet et le prenant plus au sérieux, voir notamment Mario Richter (1986). Si l'ange-bête, les Rêves-excréments, la prière-pissée peuvent paraître incongrus, ils ne le sont en tout cas pas vraiment du point de vue de Rimbaud tel qu'il est expliqué par Richter dans sa pénétrante analyse du sixain du *Sonnet du Trou du Cul*. Il était naturel, pour personnifier l'équation anti-religieuse du spirituel et du corporel (excrémental compris), que Rimbaud choisisse la figure traditionnelle de l'ange, âme au corps incorporel, déjà associée à son contraire dans la remarque que « qui veut faire l'ange fait la bête ». D'autres applications de cette équation fondamentale seront aperçues plus loin à propos des *Premières Communions*.

Voir aussi Michel Murat (2002 :220-222), qui voit dans *l'Oraison du soir* une « mise en scène majestueuse de ce que Michel Leiris appellera le “sacré dans la vie quotidienne” ».